

Reporterre

le quotidien de l'écologie

« Il y a un continuum entre l'exploitation des femmes et celle des ressources naturelles »

7 mars 2020 / Entretien avec Myriam Bahaffou



« L'écoféminisme permet de faire le lien entre la crise écologique et l'oppression des femmes », explique la chercheuse Myriam Bahaffou, qui a découvert ce mouvement en plein essor en France avec « soulagement ».

Son espoir : « Qu'il renouvelle les modes et les stratégies de lutte. »

Myriam Bahaffou est chercheuse en philosophie et études de genre et militante écoféministe. Le 13 mars prochain, elle participera à la [conférence perturbée](#) de Reporterre et du Samovar intitulée « Écoféminisme : capitalisme et patriarcat, même combat ? »



Reporterre — Pourquoi vous mobilisez-vous le 8 mars ?

Myriam Bahaffou — C'est la première fois que je me mobilise pour un 8 mars, à vrai dire je n'ai jamais aimé les rassemblements ou tous les événements publics avec de gros mouvements de foule. Mais cette fois-ci, j'ai le sentiment que je ne peux pas faire autrement, comme s'il y avait une espèce d'urgence. En plus, avec ce qui s'est passé aux Césars, où l'élite du cinéma a ouvertement récompensé un pédocriminel, je sens une vraie impossibilité à rester chez moi et ne rien faire dimanche. J'ai l'impression que si on ne réagit pas maintenant, personne ne le fera pour nous. Côté écologie, c'est pareil : on n'est même plus au bord du précipice, on est dedans. Il y a donc urgence à se mobiliser, en masse, et avec rage et détermination. Je ne vois pas ma participation au 8 mars comme un choix réfléchi, mais plutôt

comme un moment forcé par une situation générale délirante, que ce soit l'écocide ou le patriarcat. Ça ne m'empêche pas d'y aller avec enthousiasme et rage.

Ce qui s'est passé aux Césars, mais aussi tout ce qui se passe autour des prises de parole de femmes sur les agressions subies... Comment analysez-vous le moment que nous vivons ?

C'est un moment charnière, où l'on essaie de construire une parole commune à partir de toutes nos expériences et nos vécus personnels. C'est inédit politiquement. Pourtant les expériences des femmes sont diverses, selon que l'on soit racisée, trans, handicapée... C'est difficile de se dire qu'on partage une même situation : si on est assignée femme ou minorisé.e de genre, il y a énormément de risques que tu te retrouves face à des violences sexistes et sexuelles. D'où la nécessité de construire une parole commune pour avoir ensuite un même horizon : la chute du patriarcat. Mais on n'y est pas encore ; pour l'instant, on essaie de se constituer en tant que groupes, et cette mobilisation du 8 mars peut y participer.

Outre la marche, on voit fleurir d'autres modes d'action : marche nocturne, village. La manifestation « classique » est-elle dépassée ?

Dans les marches les plus médiatisées, il y a une occupation quasi totale de l'espace par des groupes institutionnels. Ce sont les personnes dominantes dans le féminisme — majoritairement des femmes blanches, cis [1], hétéros, de classes moyennes — qui gèrent les marches, qui contrôlent les prises de parole. Ce n'est pas dérangeant qu'elles aient la voix, mais c'est dérangeant qu'il n'y ait qu'elles.



On voit ainsi fleurir des formes de mobilisation alternatives qui correspondent mieux aux différents vécus des personnes : une marche nocturne le samedi soir, et un village le dimanche. C'est la preuve, je crois, d'un ras-le-bol général sur le fait qu'on nous dicte comment doit avoir lieu la lutte. Un ras-le-bol de ces marches cadrées, d'un point A à un point B, avec des milliers de tracts imprimés qui finissent jetés sur le sol. Il s'agit de montrer que les minorités peuvent s'organiser pour des événements plus subversifs et plus radicaux, autour de principes forts : entre autres, la mixité choisie [2], l'horizontalité, la mise en avant des corps dissidents du système normatif hétéropatriarcal, comme les personnes trans, les handicapé.e.s, les racisé.e.s, les putes. C'est important que toutes puissent marcher ensemble, avec la même visibilité, et c'est au coeur du projet du Village des Féminismes de dimanche. De mon expérience, je n'ai pas vu dans les marches institutionnelles une représentation si diverse et hétérogène des groupes féministes

Il y aura des cortèges écoféministes ce 8 mars : porteront-ils des messages particuliers ?

On ne s'est pas mises d'accord sur une ligne de communication, même s'il y a une idée principale au coeur de l'écoféminisme : la catastrophe écologique est indissociablement liée au patriarcat. D'ailleurs, les personnes aux commandes des instances les plus mortifères, celles qui ont littéralement le pouvoir de faire péter la planète d'une minute à l'autre, sont des hommes cis. L'attitude agressive au vivant en général - qui se matérialise à travers

l'extractivisme, la consommation de viande, le nucléaire - relève d'un idéal de l'homme fort et puissant, colonisateur et maître de tout, et de valeurs mortifères et viriles. Une fois qu'on a dit ça, ce qui est quand même très large, il existe plein de manières de le dire, et c'est le propre de l'écoféminisme de porter des discours divers, voire incohérents ! Il y aura donc des messages de tous bords : anticapitalistes, spirituels, antispécistes, décoloniaux, queer. Ce qui est certain, c'est que nous sommes rendu.e.s à un point où il est impossible de ne pas lier féminisme et écologie.

Qu'apporte l'écoféminisme au féminisme ?

Le féminisme institutionnel parle de libération des femmes et des corps en oubliant bien souvent la question de la nature. Il semble envisager le corps comme un obstacle et la nature comme quelque chose dont on doit se libérer. C'est pourquoi il reste en général aveugle au continuum entre l'exploitation et la violence envers les corps et celles envers les ressources. Or comment imaginer un monde féministe dans un écocide ? Comment imaginer une égalité des femmes dans un monde en décomposition ? L'écoféminisme casse ces dualismes qui visent à séparer le corps de l'esprit, la nature de la culture, la raison de l'émotion.

L'écoféminisme renouvelle aussi la façon dont on résiste : par exemple, lors d'une semaine féministe et anti-nucléaire à Bure fin février, nous avons terminé par une farandole de marionnettes. Avec des marionnettes, des costumes, du maquillage, des chants, des cris, des danses. Il y a vraiment une réinvention politique des manières de lutter.

Et qu'apporte l'écoféminisme à l'écologie ?

Les écoféministes pensent qu'il y a un biais androcentré [*andro pour homme*] dans la conception de la nature mais aussi dans les pratiques écologistes, et une ignorance de la question de genre dans les milieux écolos. Or si on veut vraiment réenchanter le monde de manière radicale et puissante, il nous faut déconstruire la binarité homme/femme. Si l'on part sur un projet d'éco-village, est-ce pour continuer à vivre dans des familles nucléaires, hétéronormées, monogames, avec des femmes qui s'occupent de la cuisine et des enfants et des hommes qui construisent les maisons ? Si on ne se pose pas sérieusement ce genre de questions, on va reproduire les mêmes dominations.

L'écoféminisme apporte aussi une précision sur l'identité des responsables et des coupables dans la catastrophe écologique. Dire « *les humains polluent* » est faux : selon que l'on habite au Congo ou en Californie, en Mongolie ou en Espagne, que l'on est riche ou pauvre, femme ou homme, l'empreinte carbone, la consommation changent radicalement. L'écocide est dû à une minorité d'hommes au pouvoir, qui continuent à promouvoir un Etat capitaliste,

militaire, assassin.

Longtemps en retrait en France, l'écoféminisme semble aujourd'hui irriguer les mouvements sociaux. Quel a été le déclic ?

Je constate une résurgence très forte depuis deux ans environ. Il y a cinq ans, personne ne connaissait l'écoféminisme, il restait dans des groupes fermés. C'est en train de monter, de revenir, parce que la sensation d'urgence est beaucoup plus présente aujourd'hui. L'écoféminisme permet de faire le lien entre la crise écologique et l'oppression des femmes. Pour d'autres comme pour moi, ça a été un soulagement.

À quand remonte ton engagement écoféministe ?

Il y a quatre ans, j'ai lu l'anthologie écoféministe d'[Émilie Hache](#). Ça m'a donné une sensation étrange, comme si un manque venait enfin d'être comblé en moi. Avant cela, je me sentais obligée d'isoler mon engagement féministe de mon engagement écologique, même s'ils étaient à peine naissants ; d'un côté il y avait donc la libération des femmes, de l'autre la protection de la nature. Aucune des deux approches ne me satisfaisait pleinement, elles ne me paraissaient pas saisir l'imbrication profonde de nos rapports sociaux, entre humain.es, animaux, territoires.

Ensuite, mon engagement est venu en premier lieu du fait que je ressentais un désespoir environnemental profond. Il m'arrivait souvent de fondre en larmes en constatant l'impossible réparation de ce monde abîmé. Mais chez les groupes écolos que j'ai fréquentés, il n'y avait pas de place pour ce type de discours, encore moins de travail là-dessus. De leur côté, les écoféministes ont bien compris la nécessité de visibiliser l'émotion et de la présenter comme un levier politique puissant. Ce mouvement m'a permis de voir la façon dont toutes les oppressions sont liées - oppression des femmes, des personnes racisées, des autres espèces vivantes... et m'a aussi ouvert à une dimension plus magique de la vie.



Mais cet engagement manquait de pratique et d'échanges concrets ; la création d'un collectif écoféministe, Voix Déterres, m'a donné à voir la puissance politique que pouvait donner un cercle de parole. La première fois, nous étions trente personnes de tous horizons, antiracistes, *queer*, sorcières... Verbaliser les choses ensemble, amener nos vécus au sein de ce cercle, les laisser mûrir, en discuter, bref libérer une parole qu'on ne voit jamais nulle part dans les discours politiques, tout cela m'a redonné la sensation de vivre, et l'idée qu'il y a quelque chose à construire ensemble. J'espère porter à présent l'écoféminisme dans le milieu de la recherche, à travers une thèse, car c'est un mouvement qui philosophiquement fait bouger énormément de choses.

Que peut-on espérer de ce mouvement écoféministe naissant ?

Qu'il permette de changer les modes et les stratégies de lutte, de repenser la place des femmes, des minorités de genre, des personnes racisées. Plus loin, j'espère que l'État s'effondrera, qu'on aura une communauté écoféministe éclatée un peu partout, avec des animaux qui seraient des personnes à part entière. Et bien sûr, j'espère qu'on retirera le pouvoir aux hommes !

Tu travailles beaucoup sur les liens entre exploitation animale et exploitation des femmes.

J'étais végétarienne puis végane très tôt, sans conscience politique, par une espèce d'intuition. Puis j'ai rencontré la branche écoféministe antispéciste, et ça a fait tilt. Historiquement, les femmes, mais aussi tous les corps minorisés ont été rapprochés des animaux : c'était précisément ça qui justifiait leur oppression. Il a fallu un long processus de déshumanisation de ces personnes, tout en valorisant « *l'humanité* » de celles qui détenaient le pouvoir. En d'autres termes, une partie des humains se considéraient comme la version la plus aboutie, la plus réussie, non seulement de notre espèce mais de toutes celles qui existent : c'est la représentation de l'homme universel. A l'inverse, les corps des femmes, des colonisé.es, des esclaves, des handicapé.es, des minorités de genre, étaient méprisés comme des corps « *animaux* », c'est à dire infra-humains, non productifs, inutiles. Et cela a justifié qu'on les exploite, qu'on les insémine, qu'on les viole, qu'on les domestique, qu'on les attache, qu'on les tue. Il y a donc un continuum dans ces violences. Malgré cet effort pour détruire notre animalité, ou la mépriser, nous restons des animaux et avons énormément de choses en commun avec eux, dont une histoire de l'oppression. Il faut donc s'en libérer ensemble, et pas contre eux.



Enfin, les liens entre exploitation des femmes et exploitation animale se voient également dans la construction de la prédation masculine. Les « *vrais hommes* » sont des chasseurs. Les animaux sont alors vus comme des proies que l'on peut tuer et consommer, y compris pour son plaisir. De même, les femmes sont des proies dans l'espace public, qui '*excitent*' les instincts des hommes, et que l'on peut consommer également. La culture du viol, qui présente les

hommes comme des prédateurs sexuels constants, et les 143 féminicides de 2019 montrent que cette consommation s'inscrit aussi dans la chair, comme pour dire : on sait qui a le pouvoir de tuer. Nous possédons vos corps.

C'est pourquoi je ne peux pas voir le féminisme autrement que comme un animalisme. Si on finit par abolir des les catégories de genre, de race, de classe, on doit aussi se libérer, ou du moins questionner frontalement les catégories d'espèces, qui induisent forcément de la domination. Aucune de nous ne sera libre tant que tout le monde – humains et non-humains – ne sera pas libre.

- *Propos recueillis par Lorène Lavocat*

[1] On parle d'une personne cisgenre quand le genre ressenti par cette personne correspond à son sexe biologique, assigné à sa naissance. Le mot est construit par opposition à celui de transgenre, pour une personne qui s'identifie à un autre genre que celui de son sexe biologique et assigné à sa naissance.

[2] La mixité choisie désigne ici un mode d'organisation sans hommes cis

Lire aussi : [À Bure, l'écoféminisme renouvelle la lutte antinucléaire](#)

Source : Lorène Lavocat pour *Reporterre*

Photos :

- . chapô. Marche climat paris 25 mai 2019. © Mathieu Génon/*Reporterre*
- . Manifestation. Marche du siècle 16 maris 2019. © Eric Coquelin/*Reporterre*
- . Bure. 21 septembre 2019. Weekend écoféministe contre le nucléaire. © Roxanne Gauthier/*Reporterre*

- Emplacement : Accueil > Editorial > Entretien >
- Adresse de cet article : <https://reporterre.net/Il-y-a-un-continuum-entre-l-exploitation-des-femmes-et-celle-des-ressources-naturelles>